

Ingunn Lunde (éd.), The holy fool in Byzantium and Russia

Bergen, The Department of Russian Studies, 1995, 47 p., ISBN : 8.290.249.071

Ce petit ouvrage publié par le Département d'études russes de l'Université de Bergen sous la direction d'Ingunn Lunde rassemble trois communications en langue anglaise faites le 28 août 1993 dans le cadre d'un symposium organisé par la Société norvégienne des études byzantines. Trois approches originales pour tenter de mieux cerner la figure énigmatique du *fol en Christ* si caractéristique de la piété populaire en Orient chrétien et qui font l'objet d'une présentation par J. Børtnes et P.A. Bodin (pp. 1-7).

La première étude intitulée *From « Secret Servants of God » to « Fools for Christ's sake »* in *Byzantine Hagiography* (pp. 5-17) est due à S.A. Ivanov (Académie des Sciences, Moscou). Elle nous renvoie aux origines du phénomène. La fin des persécutions a vu naître, surtout en Orient, un nouveau type de martyrs. Ceux qui, en quête de sainteté, s'imposaient à eux-mêmes une souffrance purificatrice. Leurs exploits ascétiques prenaient parfois des formes spectaculaires (chez les stylites par exemple) et certains anachorètes du désert étaient, de leur vivant, vénérés comme des saints. Parallèlement apparaît la figure de l'ascète caché, du serviteur secret (*God's secret servant*). L'opposition entre sainteté reconnue par le monde et perfection secrète révélée par une intervention miraculeuse est au centre de nombreux récits hagiographiques très populaires dans le monde byzantin entre le IV^e et le VI^e siècle. Elle tourne régulièrement à l'avantage du sacrifice

secret dont la supériorité est mise en évidence. Cette compétition entre « exploit public » et « exploit secret » peut avoir pour cadre un monastère, et c'est alors le moine le plus méprisé de la communauté qui est manifesté comme saint, elle peut aussi avoir pour principal protagoniste un laïque presque toujours objet d'opprobre : saltimbanque ou prostituée. Aucun de ces « exclus » n'a conscience de sa sainteté. Il est au contraire intimement convaincu de son indignité. Son seul mérite — mais il est essentiel — est d'avoir pratiqué la charité chrétienne sans témoin, sans espoir de rétribution et dans l'humilité la plus absolue. Le trait commun des « serviteurs secrets » est l'acceptation de l'humiliation comme prix de leur fidélité aux préceptes de l'Évangile. Cependant cet abaissement (cette *kénose*) n'est pas désiré, il est supporté avec patience comme souffrance inévitable. C'est lorsque le « serviteur secret » commence à considérer l'état d'abjection non plus comme prix de l'ascèse mais comme son objet même qu'il se métamorphose en *fol en Christ*. La quête active de l'abaissement, des moqueries et des insultes suppose une attitude agressive vis-à-vis du monde. Le *fol en Christ* (σάλοϛ) sort de l'anonymat, il s'affiche sur la place publique, défie ses contemporains. Sa figure déconcertante apparaît, déjà pleinement élaborée, dans certains récits hagiographiques du VII^e siècle. Les mérites spirituels sont alors occultés par le masque équivoque de la provocation. Comme l'indique l'A., ce type de sainteté s'affirme « non pas en raison, mais en dépit » d'un type de comportement. Pour montrer l'émergence du *fol en Christ* dans la littérature hagiographique, S.A. Ivanov s'appuie sur tout un corpus de sources dont la liste est donnée en annexe bibliographique.

La deuxième étude, *Dostevskian Fools - Holy and Hunholy* (pp. 18-34), s'intéresse aux rapports entre folie et sainteté dans l'œuvre de Dostoevskij. L'A. (J. Børtnes, professeur de littérature russe à l'Université de Bergen) souligne d'abord les ambiguïtés du terme *jurodivyj* et cherche, au-delà de son emploi populaire (où se confondent les notions de « simple d'esprit » et d'« homme de Dieu »), à en préciser le sens profond. En s'appuyant sur les dictionnaires de Dal' et de D'jačenko, il retient deux nuances essentielles : celle de folie pathologique congénitale sans connotation religieuse (et dans ce cas, il parle de signification neutre ou non marquée, *unmarked meaning*) et celle de folie « pour l'amour du Christ » (*jurodstvo Xrista radi*), type de voie ascétique consacrée

par la tradition orthodoxe (le terme est alors considéré comme marqué, c'est-à-dire portant une charge spirituelle). A la lumière de cette distinction, l'A. se propose de réexaminer cas par cas le « statut » des personnages dostoïevskiens auquel le qualificatif de *jurodivjy* est appliqué au moins une fois, fût-ce incidemment, dans l'un ou l'autre des quatre grands romans de la maturité : *Crime et châtement*, *L'Idiot*, *Les Démons* et *Les Frères Karamazov*.

D'emblée, Sonja Marmeladova et Raskol'nikov sont reconnus pour être d'authentiques *fols en Christ*, et cela, en raison de l'insistance avec laquelle Dostoïevskij lui-même associe la formation de ce couple à la scène évangélique de Jésus ressuscitant son ami Lazare. Notons au passage que si l'inspiration évangélique de la prostituée Sonja est traditionnellement admise, elle est plus problématique pour Raskol'nikov, même si cette thèse a été soutenue récemment encore par un autre critique avec des arguments, il est vrai, différents (G. Amelin, *Rodion Raskol'nikov i russkoe jurodstvo*, Nezavisimaja Gazeta, 18 mai 1994). Pour ce qui concerne le père Zosima et Alëša Karamazov, ils sont, d'après l'A., l'illustration d'une théorie originale sur le *jurodstvo* dont on trouve l'exposé dans la *Vie du père Zosima* écrite par Alëša K. Leurs exploits spirituels — refus du duel pour Zosima, fuite du monastère pour Alëša, attitudes infamantes aux yeux du monde — sont des tentatives pour faire triompher, dans une humanité dominée par l'égoïsme, les principes de la fraternité évangélique. Leur comportement, qui n'a rien d'excentrique, les rend plus proches des « serviteurs secrets » des antiques hagiographies que du *jurodivjy* pittoresque et théâtral de la tradition russe tardive. A l'opposé, le vieux Karamazov qui se proclame lui-même *jurodivjy* serait, avec son goût du scandale, plus conforme au stéréotype national. Même remarque à propos du père Théraponte avec son zèle ascétique vétilleux et ostentatoire. Il n'y a là, en vérité, qu'imposture, que folie pour l'amour de Satan par quoi s'exprime toute la méfiance de Dostoïevskij pour les saintes grimaces. La dénonciation de la tartuferie est d'ailleurs un thème récurrent dans son œuvre : on la trouve déjà dans le personnage de Foma Fomič du *Village de Stepančikovo* et, plus tard, dans celui de Semën Jakovlevič sa réplique des *Démons*. Dans les *Démons*, où Dostoïevskij démasque les idoles (hommes et idées), l'une des adoratrices de Stavrogin, Mar'ja Lebjadkina, est généralement considérée comme *folle en Christ*. L'A. s'inscrit résolument en faux contre cette interpréta-

tion. Jamais ce personnage n'est enraciné dans un contexte évangélique. Il a, par contre, de nettes affinités avec les *folles* romantiques issues de la tradition shakespearienne (Ophélie). K. Onash et J. Catteau avaient déjà souligné, comme le rappelle l'A., les analogies entre la Gretchen du *Faust* de Goethe et la Boîteuse de Dostoievskij.

J. Børtnes consacre enfin un long développement à l'*Idiot*, la figure du prince Myškin étant quasi emblématique de la sainte folie. En effet, plus explicitement encore que la Sonja de *Crime et châtiment*, le prince se réclame du Christ. Il se voudrait son émule notamment dans sa relation avec Nastas'ja Filippovna où cette dernière incarne la pécheresse de l'Évangile, tantôt Marie-Madeleine, tantôt la femme adultère. Mais J. Børtnes ne voit là que parodie. La « douceur » du prince, sa miséricorde ne sont que l'expression de sa faiblesse tant physique que morale et si son image renvoie au Christ, c'est au Christ mortel du rationaliste Renan, au Christ cadavérique de Holbein (dont Myškin reconnaît lui-même « qu'il pourrait faire perdre la foi ») et non au Roi de gloire de la théologie orthodoxe. Son échec total le dénoncerait plutôt comme une figure de l'Antechrist.

En conclusion de sa relecture, l'A. constate, qu'appliqué aux personnages de Dostoievskij, le terme de *jurodivyj* — exception faite de Lebjadkina — est toujours « marqué » c'est-à-dire toujours porteur d'un sens religieux. Il désigne soit d'authentiques *fol en Christ* ou chercheurs de Dieu (Sonja, Raskol'nikov, Alëša Karamazov, le père Zosima) soit leur contrefaçon (le vieux Karamazov, le père Théraponte avant sa « conversion », Semën Jakovlevič et le prince Myškin).

Ambiguïté du terme, ambiguïté du personnage, mais aussi ambiguïté du regard que l'on porte sur le *fol en Christ*. P.A. Bodin (Université de Stockholm), dans sa contribution sur *Lev Tostoy and Folly in Christ* (pp. 35-47), le montre à partir de l'œuvre et de la vie de Lev Tolstoj. Il voit l'écrivain partagé entre rejet et fascination face à ce type de sainteté populaire. Sous le rapport du réalisme et de la fidélité à l'original, le portrait de Griša, le *jurodivyj* d'*Enfance*, est un morceau d'anthologie sans équivalent dans le reste du patrimoine littéraire russe. Mais son Griša est déjà signe de contradiction. D'un côté, il provoque le mépris du père aristocrate — porteur des valeurs du monde —, de l'autre, la déférence

de la mère qui devine dans le *fol*, sous l'écorce rugueuse, une icône de la Sagesse divine. Toute sa vie, Tolstoï sera lui-même déchiré entre le *barstvo* (qui l'incline à l'orgueil de la naissance et au rationalisme de l'élite cultivée) et le *jurodstvo* (qui est appel irrationnel au dépouillement total). Bien plus qu'un sujet pour l'artiste, le *jurodivyj* fut pour Tolstoï, dans le secret de sa conscience, un modèle de vie tragiquement inaccessible. C'est peut-être la raison pour laquelle il figure relativement peu dans l'œuvre maîtresse, surgissant seulement ici ou là dans des écrits mineurs (*Pëtr Xlebnik*, 1884, *Les trois ermites*, 1886). Par contre, comme le rappelle l'A., il hante les pages du *Journal*, et, malgré le dégoût qu'il inspirait à Sof'ja Andreevna, il était un hôte bienvenu à *Jasnaja Poljana*. La rupture avec la société corrompue — exploit majeur du *jurodivyj* — n'est-il pas l'idéal qui inspire les héros des derniers chefs-d'œuvre, le *Père Serge*, *Après le bal*, *Résurrection* ? Et le dernier acte de la vie de Tolstoï lui-même, son arrachement dramatique au domaine familial, fut sans doute une tentative pour vivre en vérité le dénuement intégral des *fols en Christ*.

Cet excellent recueil, grâce auquel l'on mesure la distance qui sépare le *fol en Christ* des déserts de Syrie et son reflet lointain dans la littérature russe du XIX^e siècle, pourrait être un guide idéal pour tout russisant curieux d'histoire religieuse n'étant l'impasse qu'il fait sur l'expression concrète de ce type de sainteté dans l'épaisseur même de l'histoire de la Russie chrétienne. Pour compléter son information sur ce point, on pourra orienter le lecteur vers l'ouvrage d'Irina Gorainoff, *Les fols en Christ dans la tradition orthodoxe*, Paris, 1983.

Paul Castaing
Université de Toulouse-Le Mirail,
département de Slavistique - CRIMS